

Autre jouissance ou jouissance de l'Autre ?

J'avais prévu de rappeler d'abord un certain nombre de thèses. Ces thèses, formulées dans le séminaire *Encore*, sont dans l'ensemble bien connues.

J'avais prévu de faire ces rappels pour en quelque sorte cadrer mon propre questionnement. Disons pour en fixer les limites, les bornes, pour montrer sur quel fond je pouvais le développer.

Je pourrais d'ailleurs partir de ce besoin de cadrer, de borner. D'une certaine façon ce souci de cadrer mon intervention peut poser une question, et une question qui serait incluse dans le problème dont je veux traiter.

De quoi en effet est-ce que je veux traiter? De ce que nous appelons jouissance, mais que nous pouvons aussi bien appeler plus simplement, à l'occasion, satisfaction. Je vais faire là dessus quelques remarques.

D'abord, quand je parle de satisfaction, ce n'est pas forcément au sens usuel, au sens d'un plaisir tranquille, un plaisir qui apporterait une certaine paix, une diminution de la tension. Bien sûr la satisfaction ça peut être cela, au sens où un homme qui a faim va être satisfait par un bon repas. Mais ça peut-être aussi tout autre chose. Par exemple nous affirmons

qu'un symptôme ça peut satisfaire à quelque chose, ça satisfait aux exigences de la pulsion sexuelle, d'une façon détournée.

Donc nous ne savons pas forcément, au moment où nous avons une satisfaction, à quoi elle satisfait réellement. Par exemple je pense être assez satisfait de m'adresser à vous, mais en quel sens?

La deuxième remarque, puisque je viens de parler de la sexualité, c'est que les psychanalystes ont toujours accordé à celle-ci une valeur tout à fait particulière, ont privilégié la jouissance sexuelle.

Bien sûr nous savons depuis la seconde topique de Freud que les pulsions ne se ramènent pas toutes à la pulsion sexuelle. Il y a Éros, mais il y a aussi Thanatos, la pulsion de mort. Il me semble toutefois qu'il n'est pas forcément facile d'articuler tout cela. Assez souvent nous continuons à nous représenter la jouissance à partir de la jouissance sexuelle. Et la jouissance sexuelle elle-même, nous nous la représentons à partir de la jouissance masculine (et cela même si la dimension Autre nous ne cessons de l'évoquer).

Si je peux dire cela, évidemment, c'est grâce à Lacan, puisque il a amené des éléments pour ne pas en rester là. Par exemple c'est grâce à lui que nous pouvons ne pas confondre la jouissance avec le plaisir. Si le plaisir tend à la diminution des tensions, la jouissance, elle, ne le fait pas forcément.

C'est aussi Lacan qui nous a permis de distinguer un versant homme et un versant femme dans le rapport à la jouissance. L'homme, pour nous en tenir d'abord à lui, est tout entier dans la jouissance phallique, si du moins

Là où les choses vont devenir particulièrement délicates, c'est que Lacan va dire que dans l'expression jouissance de l'Autre on peut aussi entendre que c'est l'Autre qui jouit.

nous entendons par là une jouissance réglée par la castration.

Comment cela?

La castration, c'est ce qui fait que tout sujet humain ne peut s'engager dans le désir qu'au prix d'un renoncement - ne serait-ce que le renoncement à un objet incestueux. Mais pour un homme tout se passe comme si ce renoncement n'était jamais assez assuré. Il doit toujours le renouveler.

C'est ce qui produit cette impression de limite qui apparaît toujours d'une façon ou d'une autre dans le désir masculin.

Pourquoi croyez vous que les hommes se montrent si peu disponibles? Comme le dit une romancière contemporaine, ils sont toujours « pris ». Ils invoquent leur métier, leurs enfants quand ils en ont, mais aussi éventuellement leur épouse lorsque ils tentent une aventure en dehors du couple.

Pourquoi. Si ce n'est qu'au-delà de ces divers prétextes, il s'agit pour eux de fixer les limites, les bornes qu'ils ne dépasseront pas.

Eh bien, vous voyez, il n'est pas impossible que mon point de départ vienne ici me trahir. Autrement dit, je pense poursuivre un dessein rationnel, celui d'amener peu à peu les éléments théoriques dont nous pourrions avoir besoin. Pour cela je pense, comme je le fais souvent, avoir à cadrer mon propos. Mais en même temps je me rassure de fonctionner selon une logique que je connais bien, celle que Lacan a pu inscrire du côté masculin des formules de la sexualité, cette logique qui commence par fixer des limites, des bornes.

Ceci pour vous montrer que ces questions si importantes dont nous allons parler aujourd'hui, nous y sommes pris et de bien des façons différentes.

*

Je vous ai dit cependant que Lacan donnait les moyens de ne pas ramener toute jouissance à la jouissance phallique. Cette thèse, développée dans le séminaire *Encore*, est assez connue. Mais connue en quel sens?

On retient essentiellement l'idée que les femmes ne sont pas toutes dans la jouissance phallique. Entendons qu'elles ont accès aussi à une autre satisfaction qui ne fait pas la même place à la dimension de la limite. Cela peut être développé de diverses façons, y compris en indiquant qu'elles n'en restent pas à la jouissance

d'organe, ce que les sexologues ne comprennent pas forcément.

Ce n'est pas là dessus cependant que je voudrais m'attarder. Je vais rester en deçà de certaines questions qui vont être traitées, aujourd'hui, en deçà de certains passages essentiels qu'il y a vers le milieu du livre, sur l'Autre satisfaction, sur la jouissance de La femme (avec barre sur le « La ». En fait mon intervention peut se présenter comme un commentaire de quelques lignes qui sont plutôt au début du séminaire *Encore*, c'est-à-dire avant que Lacan n'en vienne à la présentation proprement dite de cette Autre satisfaction, ou de cette jouissance Autre qui sera la jouissance spécifiquement féminine.

Ces quelques lignes se trouvent donc à la p. 26 dans l'édition du Seuil. Lacan, là, aborde la jouissance de l'Autre en tant que jouissance du corps. Ou plus précisément, il s'agira du jouir d'un corps, un corps qui symbolise l'Autre.

En quoi, déjà, pouvons nous dire que le corps symbolise l'Autre, l'Autre avec un grand A?

Vous savez que chez Lacan « Autre » est particulièrement polysémique. L'Autre c'est le lieu où le sujet se constitue, et en ce sens on peut l'assimiler au langage, mais c'est aussi ce qui lui reste extérieur.

Dire en ce sens que le corps symbolise l'Autre, c'est dire que le corps, c'est ce que le sujet ne peut maîtriser. Même s'il tente d'en jouir, il y a toujours - chacun le sait bien - quelque chose qui résiste. Nous faisons quotidiennement l'expérience des réactions imprévisibles du corps. Le corps, notre corps comme le corps du partenaire, est ce qu'il y a de plus proche et en même temps de plus hors d'atteinte. C'est lui l'Autre même.

Il est d'ailleurs sans doute possible de faire des ponts entre les diverses acceptions de l'Autre. L'Autre du langage, nous dépendons de lui dès lors que nous parlons, mais nous ne savons pas de quelle façon. Il y a par exemple un discours qui nous concerne, le discours familial entre autres, mais pas seulement, et nous sentons bien que le discours détermine, à l'avance, une bonne part de notre trajet, mais nous ne savons pas vraiment de quelle façon.

Pour cette raison, la question sera de savoir ce que cet Autre veut de nous. Mais cette question peut nous angoisser. Ainsi préférons-nous incarner l'Autre, lui donner un corps, parce que, d'un Autre incarné, nous pouvons espérer savoir ce qu'il veut, et même lui dicter nos

désirs. Quand nous voulons jouir du partenaire, c'est en même temps du grand Autre que nous tentons de jouir. Mais en même temps nous éprouvons à quel point il y a une dimension d'impossible dans cette jouissance.

Vous seriez en droit, cependant, de me poser une question : si je présente les choses ainsi, est-ce que ça contredit ce que Lacan énonce un peu plus loin, à savoir qu'« un corps, cela se jouit »?

Je ne crois pas. En effet Lacan montre tout de suite dans quelles limites se réalise cette jouissance. Ce qu'il nous indique, assez vite, c'est que nous ne pouvons y avoir accès que par parties. Autrement dit la jouissance de l'Autre dans sa totalité est au mieux un mythe. : « On n'a jamais vu un corps s'enrouler complètement, jusqu'à l'inclure et le phagocyter, autour du corps de l'Autre ».

Comment commenter cette idée d'une jouissance où le corps de l'un jouit seulement d'une part du corps de l'Autre?

Eh bien on peut entendre ça de diverses façons.

On peut relever que dès lors que nous abordons le corps à travers le langage, à travers le signifiant, nous avons affaire à un corps découpé par le signifiant. Pensez à ce genre poétique bien connu, le blason du corps féminin où il s'agit d'exalter successivement chaque partie du corps de la femme aimée.

Nous pourrions aussi noter que ce rapport au corps de l'Autre va plus spécialement dans le sens de ce désir masculin dont je vous parlais il y a un instant. J'ai insisté sur la place, pour un homme, de ce qui fait limite dans le désir. Cela permet assez bien de saisir ce qui est chez lui si visible, pour peu qu'on y prête attention.

Il y a là, c'est assez connu, une espèce de fétichisation de telle ou telle partie du corps de la partenaire. L'homme, le sujet masculin, n'a rapport au corps qu'il désire que de façon pour ainsi dire fragmentaire. Ce qui le séduit, c'est un geste, une intonation, la courbe d'une épaule, une caresse rassurante.

Toutefois Lacan pour illustrer la dimension de la jouissance d'une part du corps de l'Autre se sert d'une référence plus radicale, une référence à Sade.

C'est Sade qui nous montrerait qu'on ne peut jamais jouir que d'une partie du corps de l'Autre. « on en est réduit simplement à une petite étreinte, comme ça, à prendre un avant bras ou

n'importe quoi d'autre - ouille! » Autrement dit même celui qui veut jouir sans limite de l'Autre ne peut jamais qu'en saisir un bout, ou un bout après un bout, quitte à mortifier ce corps ou à le détruire.

Il y a donc déjà une certaine complexité dans cette idée d'une jouissance de l'Autre. Mais là où les choses vont devenir particulièrement délicates, c'est que Lacan va dire que dans l'expression jouissance de l'Autre on peut aussi entendre que c'est l'Autre qui jouit.

Et il va dire que la jouissance prend alors une note extatique.

Il s'agit sans doute ici de la jouissance mystique, qui plus loin dans le séminaire permettra de concevoir la jouissance féminine. Mais le rapprochement, dans un même paragraphe, de ces deux présentations de la jouissance de l'Autre, peut poser question. Comment rendre compte de ce rapprochement? Est-ce qu'il ne nous apprendrait pas quelque chose sur une réalité que Lacan tente de saisir, et dont la jouissance féminine ne constituerait qu'une des faces?

*

Pour travailler ce thème très général je suis parti de quelque chose qui pourrait paraître très particulier.

En fait j'ai été amené à y réfléchir au Brésil, et à partir d'un des très grands livres de la littérature brésilienne.

Ça pourrait paraître étonnant. En effet j'insiste ici sur ce qui fait obstacle à la jouissance de l'Autre, et d'abord à la jouissance du corps. Or on met souvent l'accent sur le culte du corps chez les brésiliens.

Eh bien il me semble que cette dimension rend seulement la question plus cruciale. Je ne pense pas, par exemple, que ce culte du corps organise une satisfaction qui serait d'un accès facile. Il y a bien sûr la samba et la gymnastique, mais il y a aussi un souci de rectifier un corps qui ne paraît jamais convenir, comme en témoigne la diffusion massive de la chirurgie esthétique. Le Brésil est le pays où même des gens très modestes s'endettent massivement pour corriger un corps qu'ils jugent imparfait.

Mais n'en restons pas à ces choses triviales. Je vais donc vous parler un peu d'un livre qui a une importance capitale dans les représentations que les brésiliens se donnent d'eux mêmes. Ce livre, c'est *Sertões*, d'Euclides da

Cunha, traduit, en français sous le titre *Hautes-terres*. (éditions Métailié)

Pour vous donner une petite idée de ce que c'est que ce livre, disons qu'il est consacré principalement à raconter très en détail la guerre de Canudos.

La guerre de Canudos, c'est un fait historique. Il s'agit de la révolte, en 1896-97, de quelques milliers de paysans pauvres, réfugiés dans un village qui porte ce nom.

Ce village se situait au nord-est du Brésil, dans le Sertão, c'est à dire la zone semi-aride de l'intérieur. Les paysans révoltés - hommes, femmes, enfants - étaient sous la direction d'un chef mystique, Antônio Conselheiro.

Il serait difficile d'expliquer ce qui est en jeu dans leur révolte. La république est alors très jeune au Brésil et certains ont pu penser que ces paysans étaient des partisans de l'empereur déchu.

En réalité pour les révoltés il s'agissait sans doute d'une lutte du bien contre le mal, celui-ci étant incarné par le pouvoir.

Ceux qui ont eu l'occasion de voir le film de Glauber Rocha, *Le dieu noir et le diable blond* peuvent avoir une idée de la confusion, dans ces régions du sertão, entre la révolte de la misère, et l'exaltation mystique. On ne sait plus si on a affaire à des saints, à des fous, à des bandits. Les partisans d'Antônio Conselheiro sont d'ailleurs souvent appelés jagunços, mot qui désigne aussi les hommes de main, dont les affrontements, dans cette société pouvaient être très violents.

De toutes façons je ne vais pas vous faire un récit historique de la réalité de la révolte et de la guerre de Canudos. Contentez vous de savoir qu'il fallut plus d'un an aux armées de la république pour écraser un petit nombre d'hommes relativement peu armés. Dans les *Non-dupes errent*, l'année qui suit *Encore* Lacan explique que ceux qui peuvent gagner une bataille sont ceux pour qui mourir est une jouissance. Les jagunços de Canudos n'ont pas gagné la guerre, mais ils ont gagné beaucoup de batailles.

Ce qui m'intéresse, plus que les faits, c'est la façon dont ils transparaissent dans l'œuvre d'Euclides da Cunha. Et cette œuvre elle même, je la prends comme une métaphore pour traiter des problèmes que j'aborde aujourd'hui.

Euclides da Cunha était correspondant de guerre. Au fur et à mesure de ses chroniques,

puis dans la rédaction de son livre, qui a suivi, on perçoit comment son point de vue se modifie. Au début il est assez hostile aux rebelles. Mais son regard se transforme.

Disons les choses directement : ce qui, dans l'œuvre va prendre la première place c'est certainement la question de la jouissance. Cette jouissance, il est clair que ce n'est pas la jouissance phallique. Euclides da Cunha insiste sur l'horreur d'Antônio Conselheiro pour tout ce qui concerne le sexuel. En même temps le chef rebelle tolérait une sorte d'amour libre, de promiscuité, mais en même temps dans des formes complètement clivées. Ce n'est pas une sexualité qui comme dans d'autres religions serait définie par des interdits limités. Ceux-ci, ailleurs, peuvent autoriser ce qu'ils ne prohibent pas - voire valoriser, dans certaines conditions un amour physique dans les formes où il est prescrit par Dieu. Ici il y a un clivage entre rejet, dégoût, et sexualité totalement ravalée, conçue en quelque sorte comme une manifestation presque animale.

La jouissance, au sens où je veux en parler ici, elle va plutôt se situer au niveau de ce qui est véhiculé dans le livre et qui concerne le corps du jagunço. C'est une jouissance liée au corps, à ce qui est dit du corps de l'autre, du corps comme Autre. Il s'agit du corps du paysan, le corps du *sertanejo*, l'habitant du sertão.

Euclides da Cunha commence par une description du milieu naturel, puis de l'homme qui y vit. Il s'attache à la description du métis de l'intérieur, descendant des colons portugais et des indiens brésiliens. Bien qu'en général Euclides critique le métissage il donne une description très favorable du *sertanejo*.

Avant tout, dit-il, le *sertanejo* est fort. Il n'a pas le rachitisme exténuant des métis neurosthéniques du littoral. » Bien qu'il soit « disgracieux, dégingandé, tordu », le *sertanejo* peut se révéler d'une grande vigueur physique et d'une agilité exceptionnelle. Lorsque Euclides décrit la façon dont le paysan poursuit un animal en fuite cela donne l'occasion de descriptions saisissantes où l'on perçoit déjà la place importante du corps dans le livre.

Par ailleurs il est clair que les deux dimensions de la jouissance de l'Autre que j'ai présenté plus haut sont présentes dans le livre. Le mysticisme, qui conduit les jagunços à la mort, mais aussi, le sadisme, la jouissance de la destruction. C'est précisément sur ce point que je souhaiterais m'arrêter.

On pourrait en effet répartir les choses de façons tranchées. Sadisme du côté des soldats, mysticisme poussé jusqu'au sacrifice du côté des sertanejos. En réalité les choses sont plus complexes.

Peut-être devons nous, pour mieux les saisir, nous référer à un article de Freud, « Pulsions et destin des pulsions ».

Dans cet article Freud note que initialement la finalité du sadisme est seulement la domination de l'autre. Le désir d'infliger une douleur n'est pas originaire. Ce désir se forme de la façon suivante. Le sadisme se transforme en masochisme. Cela permet de ressentir une jouissance. En effet les sensations de douleur peuvent provoquer une excitation sexuelle. Ensuite la finalité d'infliger une douleur peut apparaître : en provoquant une douleur chez l'autre on jouit de façon masochiste dans l'identification à l'objet qui souffre.

Évidemment Freud ajoute qu'il est plus facile de se maintenir dans la position sadique pour jouir (la douleur physique n'est pas toujours très agréable!) . Cependant, j'y insiste, cela ne se produit que si le sujet a réalisé cette identification avec l'autre. La conditions de la jouissance du sadique, c'est la possibilité d'en passer d'abord par une identification masochiste.

Or tout cela me paraît particulièrement bien illustré par le livre d'Euclides. Ce livre montre, entre autres, deux choses.

D'abord l'identification toujours possible des soldats de la République avec les *sertanejos*. Cela apparaît dans plusieurs passages de l'œuvre, comme au moment, près de la fin, où les *jagunços* tentent de prendre de l'eau en dehors de leur petite ville. Les soldats sont alors tout proches et la plupart de ceux qui se risquent dans le lit de la rivière tombent sous leur balles. « L'héroïsme des paysans, écrit Euclides, culmina dans ces épisodes. Ils finissaient par émouvoir leurs propres adversaires. » Et un peu plus loin : « À la fin, apparut chez beaucoup d'entre eux - il s'agit des soldats - un irrésistible et sincère enthousiasme pour ces vaillants martyrs. Ils ne le dissimulaient pas. Le tableau qui s'offrait à eux immortalisait les vaincus. »

La seconde chose c'est l'idée, importante dans *Hautes-terres*, selon laquelle la guerre aurait été moins longue si les soldats avaient laissé vivre les *jagunços* qui se rendaient. Dans ce cas là il est vraisemblable que l'ensemble des paysans révoltés auraient capitulé. Mais les sol-

dat tuaient ceux qui se rendaient, en leur imposant la mort à l'arme blanche, c'est à dire d'une façon qui, pour les partisans d'Antônio Conselheiro, signifiait la certitude de perdre leur âme. Ainsi les soldats poussaient au sacrifice ultime ceux auxquels ils s'identifiaient. Sans doute cette mort permettait-elle de jouir à travers le cangaceiro massacré.

Que peut nous apprendre une œuvre de ce genre?

Je la prends, je vous l'ai dit, comme une métaphore. Une métaphore de la façon de la façon dont un sujet peut frayer, sans le savoir, son chemin vers une jouissance qu'il ne recherche pas consciemment, et qui n'est pas la jouissance phallique - ou du moins pas seulement elle, s'il est vrai que le sadisme peut évidemment renvoyer aussi à la jouissance phallique.

Nous savons tous, bien sûr, que nous pouvons nous identifier à celui qui souffre. Mais nous ne percevons pas toujours combien le sens de cette identification peut être complexe. Nous ne voyons pas toujours à quel point nous pouvons conjointre ici une identification passive, masochiste, d'un côté, et de l'autre la mise en acte méconnue d'une pulsion sadique.

Alors, si j'ai proposé quelques rapides réflexions sur ce roman, c'est sans doute pour éclairer des réalités qui sont en fait assez ordinaires, mais que nous ne reconnaissons pas comme telles.

Je voudrais seulement vous en donner une petite idée. Je pense par exemple à quelque chose qui se situe sur la scène internationale. Ainsi, parfois au nom des « droits de l'homme », nous poussons volontiers des groupes ou des peuples à des conflits qui ne sont pas toujours nécessaires. Cela peut avoir des raisons économiques. Mais peut-être cela a-t-il aussi le sens d'une recherche de jouissance. Les sujets des pays industrialisés, démocratiques, peuvent jouir du sacrifice de ceux qui, dans un autre lieu, s'engagent dans une action suicidaire.

Et puis je ne pense pas seulement à des phénomènes de ce type. À un niveau bien différent, par exemple, nous voyons fréquemment des personnes cultivées qui défendent une conception de l'éducation qui la vide de tout contenu consistant. Je ne pense pas que ce soit seulement pour des raisons économiques, parce que une éducation moins rigoureuse coûte moins. Je n'imagine pas davantage que ce soit par volonté de faire du mal. Peut-être est-ce une

façon de jouir, par identification, de l'image de soi-même en tant que déchet de la société. Mais cela produit les mêmes conséquences.

Vous voyez à quel type de question cela

nous amènerait. Mais je ne m'y engagerai pas aujourd'hui, parce que je souhaitais seulement suivre une des voies par lesquelles Lacan nous y amène.